

Lettre sur la tentation exotique

Salut Christian,

Quelques éléments de réponse sur ce que je pense de la tentation exotique en littérature québécoise, en vrac, sans le fini qu'un débat d'une telle importance requerrait:

1- Si un écrivain ne trouve pas dans son milieu, dans sa société, dans son pays suffisamment de sources d'inspiration pour nourrir son oeuvre, deux conclusions sont possibles:

a) Cet écrivain manque gravement d'imagination, de sens de l'observation, et on ne voit pas pourquoi on devrait s'y intéresser;

b) Sa société est vraiment inintéressante (une impossibilité, selon moi, mais présumons, pour les besoins de la réflexion) et, dans ce cas, on ne voit pas pourquoi on devrait s'intéresser à un écrivain qui en est issu. (Comprendre, ici, que c'est la réflexion que se font les lecteurs qui ne seraient pas québécois, devant un livre québécois «exotique»).

2- L'enjeu est moral:

a) qui parlera de nous, si ce n'est nous-mêmes? Les artistes ont un devoir moral de s'inscrire, même si c'est pour la critiquer ou la rejeter, dans leur tradition. Thomas Bernhard est sans merci à l'endroit de l'Autriche, mais il ne parle que de l'Autriche;

b) L'enjeu moral, ici, est plus profond encore: c'est une affaire d'authenticité, de vérité. Un artiste a bien sûr le droit de parler de ce qu'il ne connaît pas intimement (au sens d'une expérience du monde sensible, géographique et culturelle), mais il se complaît, ce faisant, dans l'inauthenticité, dans la frime, dans la production de chromos exotiques pour touristes littéraires, dans l'exercice de style qui tourne à vide.

3- Preuve de 2:

a) Les grandes oeuvres, les chefs-d'oeuvre de la littérature traitent de réalités dans lesquelles leurs auteurs sont plongés. Proust, Flaubert, Maupassant et Victor Hugo partent et parlent de réalités françaises, liées à certaines classes sociales spécifiques (qu'ils connaissent intimement). Leurs oeuvres dépassent cet ancrage, évidemment, et atteignent une sorte d'universel humain, mais elles y parviennent parce qu'elles ne sont pas désincarnées. Y a-t-il des contre-exemples? Des chefs-d'oeuvre fondés sur un dépaysement de départ? Peut-être, mais j'aimerais qu'on me les nomme. Shakespeare est universel parce qu'il est d'abord anglais; Michel Tremblay est universel par son ancrage québécois, les chefs-d'oeuvre de Kundera me parlent, à partir de la réalité tchèque, etc. Beckett? Un cas, comme certains autres. Or, attention: Beckett n'est pas exotique au sens où on en parle ici. Son oeuvre, qui nous transporte dans une sorte de no man's land, s'incarne par ailleurs dans les tourments métaphysiques de l'être humain. Il ne choisit jamais un autre pays concret que le sien. Il ne transporte pas son oeuvre ailleurs; il creuse vers l'intérieur.

b) Attention: dire cela ne signifie pas se cantonner à des sujets nationaux. On peut

bien sûr décider de faire découvrir ou habiter le vaste monde par des personnages québécois. Toutefois, pour incarner l'oeuvre, pour éviter le danger d'inauthenticité évoqué en 2, il faudra que ce dépaysement conserve, d'une certaine manière, une perspective québécoise (puisque'on parle de notre littérature, ici). Certains des romans de Gil Courtemanche (Un dimanche à la piscine à Kigali et Le monde, le lézard et moi, par exemple, (tous deux chez Boréal) se passent ailleurs (Rwanda, Suisse, Congo), mais restent ancrés dans une expérience québécoise.

L'exotisme en littérature, la plupart du temps, finit en National Geographic romanesque conçu par des stylistes colonisés en panne de propos.

Au plaisir,

Louis Cornellier